

Au-delà des frontières littéraires :  
*Les Nuits de Strasbourg* de Assia Djébar

Fatima Zohra Habchi  
Doctorante, Université de Batna



Synergies Algérie n° 5 - 2009 pp. 201-208

**Résumé :** *A travers un imaginaire ambivalent, la romancière Assia Djébar appréhende dans **Les Nuits de Strasbourg** une toute nouvelle écriture littéraire où elle joue à confondre le monde fictionnel et le monde réel, l'in vraisemblable et le vraisemblable, le subjectif et l'objectif, le littéraire et l'histoire. Réussira-t-elle à faire de cet échange symbolique entre le discours proprement fictionnel et le discours proprement historique une véritable entreprise littéraire ?*

**Mots clés :** *Histoire - frontières - dialogue - métissage - écriture polyphonique.*

**Abstract :** *Through an ambivalent imaginary, the novelist Assia Djébar apprehends in her novel **Les Nuits de Strasbourg** a new side in which she alternates between the fictional world and the real world, between the unlikely and likely, between subjective and objective, between literary and history. Will she be able to make this symbolic exchange between the fictional speech and the historical speech a true literary work?*

**Key words:** *history, borders, dialogue, polyphonic writing.*

**المخلص:** عن طريق خيال متناقض، تتخذ الروائية أسية جبار في روايتها ليالي ستراسبورغ كتابة أدبية جد جديدة تخط من خلالها بين روائي عالم الحقيقة وعالم الخيال، بين المرجح والمحتمل، بين الذاتية والموضوعية، بين الأدب والتاريخ. هل ستجح في جعل هذا التبادل الرمزي بين الخطاب الروائي البحث والخطاب التاريخي البحث مشروعاً أدبياً حقيقياً؟

**الكلمات المفتاحية:** التاريخ، الحدود، الحوار، التجانس.

Dans *Les Nuits de Strasbourg*, Assia Djébar place cette ville au centre même du récit. Personnage-lieu principal, Strasbourg, accompagne notre lecture aux plans spatial, historique mais aussi linguistique. L'importance de Strasbourg pour la construction de la trame narrative se reflète dans l'utilisation de son nom dès le titre de l'œuvre. Ensuite, la ville apparaît dans le prologue, qui a pour fonction de présenter les événements antérieurs à l'action proprement dite. Le lecteur se trouve plongé dans le passé de la ville, précisément au cours de l'année 1939 : « *Le 2 septembre 1939. L'on attend donc les Messerschmitt,*

*les chars, la cavalerie et l'infanterie germaniques* ». Les épisodes historiques de cette période cruciale sont convoqués au fil de séquences de gestes, d'images et de lieux parcourant le roman pour conférer au texte son caractère réaliste.

Par ailleurs, sous cette représentation réaliste de la situation de Strasbourg au cours de la Deuxième Guerre Mondiale, un autre discours se construit se nourrissant de la même substance : le discours fictionnel. On passe alors, de la ville de Strasbourg comme topos de la mémoire réelle de la ville, à sa figuration, sa prise (présence en texte) comme espace de fiction. L'auteure, par une forme délibérée de transgression, joue à confondre deux systèmes de pensée : l'un réel, l'autre fictionnel. Le processus de la représentation littéraire s'effectue ainsi de la manière suivante : au fur et à mesure que la mémoire progresse dans l'exploration du passé - même si celui-ci n'a pas été vécu par l'auteure - l'horizon de sa recherche s'amplifie, les souvenirs recueillis s'interpellent les uns, les autres, et, là se déploie l'imaginaire : les espaces se récréent, se rejoignent ; des relations inattendues naissent, s'imposent et, dans cet enchaînement constamment renouvelé d'échos, de voix, la structure fictionnelle reproduit l'histoire en la réécrivant. Paradoxalement, les deux univers se côtoient dans et à travers le récit, puisant leur inspiration à (à l'intérieur de) la même matrice : l'écriture. Dans cette démarche volontairement contradictoire, peut-on envisager qu'un échange symbolique entre le discours proprement historique et le discours proprement fictionnel puisse être l'apanage d'une véritable entreprise littéraire ?

### **Strasbourg : lieu de mémoire spatiale**

Situer sa fiction dans cette métropole n'est sans doute pas un hasard pour Assia Djebar puisque par sa situation géographique, Strasbourg bénéficie d'une localisation parfaite à la frontière entre les mondes latin et germanique. Longtemps appelée « ville des passages », « ville des routes », Strasbourg fut de tout temps un lieu de rencontre et de croisement de cultures et de religions différentes. Ainsi, cette ville-frontière voit durant des siècles le passage de pouvoirs politiques (les troupes allemandes), d'éminents personnages historiques et littéraires et des émigrants venus de partout. Au cours d'une discussion, le protagoniste principal du roman, Thelja, raconte à son amant François que de nombreuses futures reines ou impératrices de France sont passées, autrefois, par Strasbourg. Il y a eu d'abord « (...) *la gentille et naïve Polonaise, Marie Leczinska* », il y eut ensuite l'Autrichienne, « *la si belle Marie-Antoinette* » et la troisième, Autrichienne aussi, « *...Marie-Louise, la princesse livrée par son père à l'ogre* » que haïssent toutes les monarchies de la vieille Europe » (pp. 194- 196). Le passage d'autres personnages est aussi mentionné dans cet espace narratif, les écrivains allemands célèbres tels que Goethe, Buchner ou français comme Hugo, Nerval et René Char ou encore le britannique Elias Canetti mais aussi, plus souvent installés dans la durée, des « Français musulmans ».

Cette même ville va être le théâtre de rencontres d'autres personnages venus des quatre coins du monde. Ils sont eux mêmes des êtres nomades, ils ne sont nulle part chez eux mais en même temps leur chez-soi se construit dans un mouvement, dans un perpétuel va-et-vient, dans cette non-fixation ; l'errance constitue leur seule possibilité de résidence dans un non-lieu, dans cet espace strasbourgeois ouvert à une vie faite d'allers et de retours constants.

Ni racines, ni attaches : les personnages de cet espace de mouvements et de déplacements se complaisent à vivre en bohémiens et cela leur procure un sentiment libérateur qui les détache de tous liens, de toutes charges risquant de les restreindre et de les sédentariser à jamais. Leur discours même se territorialise et déterritorialise en même temps pour se particulariser par des mots inconstants, éthérés et éphémères. La parole « parle », « se tait », « se cherche », et puis dans une longue quête de soi, elle « s'arrête » brusquement. Elle est de la sorte dépourvue de toute linéarité, de toute régularité qui la stabilise ou même l'équilibre, elle échappe à nos sens, elle devient ainsi parole en mouvement : (...) *et un feutre noir inscrivait ta parole en diagonale, en courbes semi-circulaires, avec sur la marge des esquisses de paysages tracées à la va-vite...* (p. 63).

Le choix d'une existence partagée entre deux rives, se retrouve dans le couple d'Eve et de Hans qui comme Tristan, auquel Eve le compare, passe une fois par semaine le Rhin pour voir son Iseult. Les deux rives se conjuguent l'instant d'une communion intime. Eve décrit sa trajectoire ainsi :

*C'est lui qui vient à moi chaque week-end et souvent un autre jour non fixé à l'avance ! Il traverse le Rhin. Il arrive à l'entrée de Strasbourg, à Haute-Pierre, Maille Béatrice.*  
(p. 69- 70).

Cette vie conçue dans cet inter-rivages ainsi qu'Assia Djebar le nomme ailleurs, procure au couple le plaisir de pouvoir garder chacun leur liberté de mouvement et de transit pour ne pas se sentir dépendants l'un de l'autre, car c'est en raison de ce sentiment de contrainte qu'Eve n'a pu supporter dans son pays d'origine, un mari et un enfant trop oppressants pour elle, qu'elle a décidé de fuir laissant derrière elle une famille pour savourer l'allégresse d'une vie nomade.

A la différence de ce couple qui a établi des attaches entre deux rivages, loin de son lieu d'origine, la protagoniste Thelja refuse de s'engager dans ce genre de relation conjugale avec François. Elle insiste sur les mots « éphémère », « vagabonde » pour montrer qu'elle ne compte pas rester longtemps dans cette ville des passages. Ce qu'elle cherche en terre étrangère est une liberté totale de circuler : (...) *Oh Dieu, l'ivresse de déambuler, de goûter l'errance, plongée dans une telle intensité ! Jamais, pourvu que je marche, je ne cesserai de me sentir légère...* (p. 51).

### **Strasbourg : Lieu de mémoire historique**

Si l'on tente de suivre le cours de l'Histoire, de s'arrêter à quelques épisodes de l'Histoire de Strasbourg, on remarque que la situation naturelle de Strasbourg a fait que la ville connaît au cours des siècles une situation identitaire scindée entre une appartenance allemande et française. Tout commence à partir de l'année 1648, à l'issue du traité de Westphalie, l'Alsace revient à la France, mais Strasbourg reste ville libre, impériale, pas pour longtemps toutefois à partir de 1681, elle est assiégée par les troupes de Louis XIV. Strasbourg capitule et devient française. A la suite de la défaite française de 1870 et du traité de Francfort de 1871, l'Alsace et la Moselle deviennent Reichsland,

c'est à dire « terre d'Empire », et par cela, Strasbourg devient à nouveau allemande, en capitulant le 28 septembre 1870. Elle est ensuite libérée après la Première Guerre Mondiale et redevient une ville française. Strasbourg connaît alors une deuxième occupation à partir de 1939. Ce déchirement entre les deux pays a marqué Strasbourg de traces, de rides et de cicatrices (comme sur une peau humaine) et constitue un lieu d'entre-deux de la mémoire collective de l'histoire franco-allemande.

Vivre entre hier et aujourd'hui, entre une enfance déchirée et le rapport actuel, entre les guerres et les souffrances, caractérise le mouvement des personnages du roman qui n'arrivent pas à se défaire tout à fait de leurs histoires personnelles, de leurs mémoires, de « cette part autre » qu'ils n'arrivent pas à surmonter et qui fait partie de leur passé. Chacun d'eux répond à une identité incertaine due aux conséquences de la guerre (Deuxième Guerre Mondiale et Guerre Coloniale d'Algérie).

Comme Strasbourg qui a mis longtemps pour se réapproprié une identité même partagée, pour retrouver ses marques bafouées par les guerres, les personnages des *Nuits de Strasbourg* tentent, dans une quête des origines, de dépasser la souffrance du déchirement afin de retrouver cette réalité qui fait partie de leur être, de leur identité individuelle à commencer par le personnage d'Irma qui n'a pas eu la chance de connaître ses parents. C'est une femme qui selon ses propres propos est « *sans généalogie justement, sans attaches, sans racines !* ».

Elle porte un nom français qui lui a permis d'échapper au destin de ses parents juifs déportés dans un camp de concentration. Cette histoire est acceptée par Irma jusqu'au jour où ses histoires personnelles se compliquant, elle entame alors ses recherches pour élucider le mystère entourant sa vie. Elle décide donc de venir s'installer à Strasbourg pour retrouver sa mère. Mais cette dernière refuse tout contact avec elle, au point même de refuser de l'appeler par son prénom : « (...) Or, je ne quêtait que mon nom, ou mon prénom, mais repris par sa voix - dans la langue initiale, celle de la naissance, de l'amour, ou tout simplement hélas celle du vide ! (p. 304). La quête, loin d'être un désir de reconnaissance, est plutôt un désir de prononciation du nom dans la langue d'origine avec ses sonorités, la voix des prémices.

La situation de Karl, un autre personnage, est à l'opposé de celle de son amante, Irma. Celui-ci souffre d'avoir des origines généalogiques qui ne correspondent pas vraiment à son ancrage géographique. Karl est alsacien certes, mais « un alsacien d'ailleurs ».

*(...) Son père, autrefois colon en Algérie de l'Ouest, près de Mostaganem, un petit port sur la cote, son père était revenu, peu après 1962, dans l'Alsace ancestrale. Il était issu d'une lignée d'Alsacien partis en 1871, expatriés pour ne pas devenir citoyens allemands : trois générations après cet exode en Algérie coloniale, la famille paternelle de Karl se retrouvait de retour. De retour vraiment ?... (pp. 281-282).*

Ainsi Karl n'est pas vraiment « alsacien d'origine » comme le pensent ses amis, car ses véritables attaches se trouvent bien loin, en Algérie. De cette patrie

perdue, il ne lui reste rien du tout ; il a organisé sa vie dans cette Alsace ancestrale en demeurant prisonnier d'un passé oublié ; une seule réminiscence lui revient de son enfance :

*(...) Je me rappelle une odeur : une odeur d'encens et de foin mouillé, un peu rance, que ma mère décelait sur mes habits, sur ma peau, le soir, avant de me déshabiller pour prendre mon bain du soir ! Cette odeur... je crois qu'elle seule me reste de ce pays demeuré mystérieux pour moi ! (p. 285)*

Le cas de Thelja, le protagoniste principal, est bien différent de la situation d'Irma et de Karl. Au cours de ce voyage, elle entend restituer non pas son passé à elle mais celui d'autres voix oubliées, elle plonge à rebours dans la mémoire collective strasbourgeoise pour mieux se connaître. Elle se passionne pour la vie tragique de la jeune abbesse, Herrade de Landsberg et pour son manuscrit encyclopédique, intitulé « Hortus deliciarum ». Elle s'éprend aussi pour un autre fait, le récit du fameux génocide des Khmers Rouges qui a causé la dislocation de leur patrimoine musical, perte qu'elle ressent avec une certaine douleur :

*(...) Ce qui me trouble, ou me tourmente, c'est cela, la « musique détruite », celle de tout un peuple, durant des siècles !... Disparue irrémédiablement, vraiment ?... » (p. 275).*

Bien que Thelja, contrairement à son amie Irma, semble peu désireuse de connaître son passé, une telle ignorance des racines la pousse à se chercher, à s'interroger et à s'identifier à la vie d'autres personnes réelles, qui ont existées avant elle. La restitution de ces voix et de ces traces mémorielles a pour effet de compenser le passé, un passé qu'elle connaît à peine. A travers la récupération et la rédemption de ce passé, elle essaye en quelque sorte de combler le vide qui la tourmente.

### **Strasbourg : lieu de mémoire linguistique**

Par sa situation historique qui la place à la frontière de deux espaces dominants, Strasbourg a connu au cours des siècles passés un conflit d'ordre linguistique qui a été à l'origine d'une querelle entre les deux pays. L'histoire conflictuelle commence avec l'installation, au Vème siècle, des Alamans et des Francs, peuples germaniques venus du Nord, qui ont entraîné la disparition de la langue gallo-romaine et l'introduction de l'alémanique et du francique, à côté du latin réservé aux lettrés et aux clercs. Ce furent les seules langues en usage durant tout le moyen Age. Au XVIème siècle, le Hochdeutsch (l'allemand littéraire) s'imposera de plus en plus, en Alsace, comme langue écrite, et l'alémanique et le francique, qui subsistent jusqu'à nos jours en tant que dialectes sous le nom générique d'*alsacien*, seront réservés avant tout à l'usage oral. Au cours du XVIIème siècle, le retour progressif de l'Alsace à la France (1648- 1681) favorise une diffusion de la langue française limitée aux couches supérieures de la société. L'immense majorité de la population demeure attachée au Hochdeutsch au sein de l'école et de l'église, par le livre et dans la vie quotidienne. C'est à partir de la Révolution française, en 1793-1794, que la légitimité de la langue allemande est mise en cause, et à partir de 1800 à 1870, on assiste à une diffusion croissante

du français, surtout après 1850. Durant le Second Empire, le français tend à devenir la langue dominante dans la haute bourgeoisie.

Durant l'annexion à l'Allemagne (1871- 1918) à la suite de la guerre franco-allemande de 1870 perdue par la France, le Hochdeutsch, c'est-à-dire l'allemand standard, remplace le français dans la vie publique jusqu'à l'issue de la Première Guerre Mondiale, la France reprend possession de l'Alsace, la francisation entraîne une pratique régulière tendant à réduire la connaissance en allemand. Mais pendant la Deuxième Guerre Mondiale, l'Alsace est une fois encore rattachée de 1940 à 1944 et une germanisation de la ville voit à nouveau le jour.

C'est sur cet arrière-plan d'histoire linguistique mouvementée et dans un entrecroisement de langues mal vécu par les strasbourgeois que le fil de l'histoire poursuit sa trajectoire vers d'autres récits plus récents sur le rapport douloureux des langues. La langue, comme lieu de mémoire, est un des moteurs essentiels du roman sur lequel se déroulent les relations interindividuelles : relation tantôt d'attirance, tantôt de rejet, de répulsion. Dans ce roman, même si les personnages arrivent à trouver un point d'équilibre dans leur vie d'exil à travers leurs relations amoureuses, ils restent la plupart du temps conscients de leurs racines, étrangers malgré tout dans leur lieu d'adoption. Leurs paroles, leurs voix, aux accents différents ne cessent de résonner dans le roman et provoquent en eux un dilemme : rester tels qu'ils étaient ou devenir d'autres individus. Ce sentiment double qui les caractérise accroît leur dédain des frontières linguistiques au point de les enfermer dans leur mémoire personnelle, de les pousser à ne s'identifier qu'à leur seule langue. A chaque figure du roman est liée une mémoire du passé respectif des protagonistes. La plupart des couples dans *Les Nuits de Strasbourg* ne sont plus formés d'Algériens comme dans tous les textes précédents, mais d'anciens ennemis » (Calle-Gruber 2005.)

Vivre dans cette dualité apparaît chez le personnage d'Eve : « *je suis en enfer et en paradis* (« *en enfer* » pour la mémoire, « *en paradis* » pour la volupté). Eve éprouve des sentiments très forts à l'égard de Hans mais la mémoire de ses parents inconnus, tués par les allemands, rend impossible leur amour. Toutefois elle accepte de vivre avec Hans et de lui donner un enfant et ce, à condition de ne pas parler la langue de Hans, l'allemand, avec laquelle elle entretient des rapports névrotiques : « ... *Moi, je ne lui parle pas dans sa langue. (tu le sais, toi, que j'ai appris au lycée l'allemand. Par défi.) Mais je ne parlerai pas avec lui cette langue...* » (p. 69). Ce refus est respecté par Hans, qui à l'inverse, s'initie à la langue maternelle d'Eve, l'arabe marocain.

A la suite d'une étreinte amoureuse avec son amant, Eve tourmentée par les remarques insidieuses de ses cousins juifs au sujet de son concubinage avec un allemand, se surprend à parler dans la voix des autres « la famille » : « *ma voix, est-ce vraiment ma voix, ou l'autre, les autres ?* », et dans une lancée presque coupable, elle annonce à Hans à propos de l'enfant qui va naître, : « *Au septième jour, continue-t-elle plus haut (...)* *Oui, vraiment, au septième jour, si c'est un garçon, je le fais circoncire !*. Hans interloqué par l'attitude subite de sa concubine, réplique : « *Si c'est un garçon, reprend-il -et la réponse enfin lâchée- tu mangeras, je suppose, le prépuce... en bonne mère juive !* » (p. 161).

Finalement, pour calmer la situation, Hans en vient à utiliser deux mots en anglais et répond de la façon suivante : « *Tu veux me frapper sur l'autre joue, maintenant ?... je ne suis pas le Christ, « my love !* » (p. 163). Eve ne reste pas indifférente à cette troisième langue, l'Anglais, qui constitue un terrain neutre pour le couple, une langue qui vient d'une rive, qui leur est inconnue, dans laquelle les mots ne véhiculent pas tant de souffrances et de douleurs ; la parole peut enfin s'exprimer et effacer tout propos blessant.

Malgré les filiations différentes qui séparent la culture de François de celle de son amante, son amour demeure solide. La passion que François a pour sa partenaire se manifeste très tôt dans leur relation à travers l'attention qu'il porte à la signification de son prénom. Il ne se contente pas de l'appeler par son prénom Thelja mais voudrait connaître le sens réel, le répéter dans sa signification d'origine ; selon le timbre et la tonalité de la langue arabe : « *Comment te le répéter sans savoir la signification première ?* ». L'intérêt que François porte au nom de Thelja est si sincère qu'il le pousse à le dire dans sa propre langue pour traduire la flamme qu'il ressent pour elle : « *O neige, soupire-t-il, femme ardente qui me brûle !* ».

Thelja témoigne de beaucoup de tendresse et d'amour pour François, chose qu'elle n'a jamais éprouvée pour Halim, son mari resté en Algérie, mais la violente histoire de guerre entre leurs deux pays complique toute relation amoureuse entre Français et Algériens dans la perspective de Thelja. François a beau la persuader qu'il n'a rien à voir avec les événements de la guerre d'Algérie : « *La guerre chez toi ?... Je ne trouvais ni en Alsace, ni en Algérie (il a comme une absence, il ajoute très vite, avec un accent amer qui la surprend). Ni même en France !* » (p. 54), elle continue pour autant, de voir en lui, l'Autre, l'Ennemi, le « Français ».

Avec son amie d'enfance Eve, Thelja n'ose pas prononcer son prénom de peur de réveiller d'anciens souvenirs qui la guettent, la pourchassent au point de voir en François la figure douloureuse de son propre clivage. Elle se borne à l'appeler par le seul vocable « étranger » :

(...) Eve ma plus proche, nomme pourtant son amour !... Or moi (...) je ne peux dire tout haut, ni même en moi, votre nom... Pourquoi ? Si longtemps après la guerre - je précise « la guerre chez moi entre les vôtres et les miens ». (p. 78)

En écoutant du *melhoun* « *poésie d'origine andalouse vieille de trois siècles, conservé par les artistes de Meknès* », Eve, devant l'air coupable de Thelja, l'interroge sur la raison de cette appellation d'où cette réponse : « *Un étranger ? C'est à dire quelqu'un que je ne pourrai aimer ainsi, au creux de cette beauté de ma langue d'enfance !...* ».

Thelja porte toujours en elle un sentiment de culpabilité vis à vis des siens ; trahir la mémoire de ses parents, sa culture et surtout trahir sa langue l'affecte terriblement. Elle a l'impression que son identité est bafouée : s'il y a une seule appartenance qui compte, s'il faut absolument choisir entre la mémoire d'une patrie linguistique d'origine et la nouvelle vie que lui offre Strasbourg, alors elle se retrouve écartelée et scindée en deux.

## Conclusion

Assia Djebar, auteur prolifique et écrivain de grand talent, a produit de nombreux romans, essais, recueils de poésie, nouvelles et pièces de théâtres, sans oublier, bien sûr, la place qui lui a été réservée au rang des « immortels » par l'Académie Française, explore dans cet ouvrage une écriture tout à fait originale : *Les Nuits de Strasbourg*, se situe sous le signe de la fiction, mais il est clair que, derrière cet amas de signes fictifs, le noyau de cette histoire renvoie immanquablement à des circonstances ou à des événements qui font partie de l'histoire. L'organisation particulière du texte répond à une logique associative qui met en rapport des parcelles plus ou moins précises du réel, à un enchaînement d'images qui renvoient les unes aux autres, à une période historique, à un espace, à un lieu et, dans une quête de fictionnalisation: l'histoire se transforme et un récit s'amorce.

Allant d'un passé narré à un présent vécu, les sauts chronologiques imprévus se multiplient, se démultiplient offrant une infinité de récits à raconter ; le premier ouvre la voie au deuxième et vice versa et ils peuvent s'actualiser à n'importe quel moment, l'un ou l'autre, réinvestir les discours, opérer des renvois, convoquer de nouvelles images...etc.

C'est dans ce « marmonnement polyvocal » que s'opère l'acte de création, l'écriture djebarienne dans *les Nuits de Strasbourg* devient ainsi le lieu propice de rencontre et d'échange de différents univers qui s'entrecroisent pour se réaliser dans une seule et même trame narrative, « permettant de voyager sur plusieurs [récits], et susceptible d'être renouvelée par les milles voix qui l'habitent et la hantent » (Gauvin, 1997) et de produire ainsi une écriture transfrontalière, une écriture à l'épreuve des frontières littéraires.

## Bibliographie

Calle-Gruber, M. 2005. *Assia Djebar, Nomade entre les murs...*, Paris : Maisonneuve & Larose.

Djebar, A. 1997. *Les Nuits de Strasbourg*. Paris : Acte Sud, (coll. « Un endroit où aller »).

Gauvin, L. 1997. *L'écrivain francophone à la croisée des langues. Entretiens*. Paris : Ed. Karthala.